

Chapitre 41

Revoilà les Marins.

Notre traversée commence mal. Alors que nous sommes pressés de rejoindre La Havane, l'Ortac est pris en chasse par une frégate mixte yankee. Notre capitaine fait envoyer le pavillon français mais les yankees nous intiment par sémaphore l'ordre de ralentir. Sans changer de route, notre pacha fait choquer les écoutes des voiles au tiers pour obtempérer. La frégate nous rattrape rapidement et fait mettre à la mer une chaloupe à vapeur qui a tôt fait de nous rejoindre. Il y a une bonne dizaine de fusiliers des Marines qui nous surveillent avec méfiance. Deux officiers montent à bord. De toute évidence ils connaissent le capitaine de l'Ortac et son second. Ils examinent le manifeste de bord et demandent la liste des passagers. Il n'y a qu'Hélène et moi. Nous présentons nos passeports français et comme par hasard il y a dans le mien la lettre de sauf-conduit du Département d'État de l'Union.

Intrigué par le motif d'établissement de ce document, le major de Marines me demande en quoi peut consister cette mission de bons offices au profit des blessés des deux camps. Nous perdons encore un bon quart d'heure à expliquer calmement une partie de ce que nous avons fait dans ce domaine. Ensuite il faut expliquer ce que nous allons faire à Cuba.

- Major, nous allons pouvoir enfin rentrer en France quelques semaines. Nous sommes partis depuis 1859 et nous sentons venir les difficultés de la situation actuelle en Amérique du Nord. Le moyen le plus rapide pour nous de rentrer en Europe a été de prendre place à bord d'un navire anglais qui rallie Southampton pour la fin du mois de novembre. »

Nous lui expliquons que nous allons revenir à Charleston après notre voyage en France, et que nous ne savons pas encore par quelle route ni quel port nous reviendrons sur le continent nord-américain. Tout dépendra de la situation entre l'Union et la Confédération.

- Entre l'Union et les rebelles » corrige l'officier.

- Monsieur, nous sommes étrangers et ne pouvons pas prendre parti. D'autant que les circonstances ont fait que nous vivons à Charleston.

- Avez-vous des esclaves ?

- Mais non ! Pourquoi aurais-je des esclaves alors que je suis arrivé dans le pays comme géomètre ? Et je vous rappelle que je suis Français et que notre pays a aboli l'esclavage depuis treize ans dans ses colonies. »

Le major sourit légèrement puis me regarde en biais.

- Je vous demande cela parce que mes parents qui vivent dans le Maryland viennent seulement d'affranchir les leurs. » Ni Hélène ni moi ne manifestons la moindre réaction. Finalement, au bout d'une demi-heure le major et son adjoint rembarquent sur la chaloupe et notre capitaine fait reborder les écoutes de la goélette.

Caréné de frais, l'Ortac trace sa route à près de dix nœuds toutes voiles dehors. Nous sommes encore loin des alizés mais nous avons une brise de terre qui nous fait naviguer entre le travers et le large, les voiles au tiers largement débordées, le hunier à sa meilleure portance et la barre pratiquement à zéro. Avec son tirant d'eau assez faible et son large maître-bau, l'Ortac glisse sur une houle longue et assez basse en laissant un sillage très étalé, signe d'un freinage minimal. Son étrave à guibre tranche l'eau verte en direction du sud dans une fine moustache d'écume. Avec ses entrées fines et son maître-bau relativement en arrière, la coque de cette goélette jouit d'une pénétration optimale.

Nous restons assez peu dans notre cabine exigüe et passons une bonne partie de la journée sur le pont, bien couverts dans des manteaux de marins en épais drap de laine bien serré. Nous prenons nos repas au carré avec les trois officiers. Le serveur est aussi marmiton du coq. Pour le moment nous mangeons encore à la sudiste avec les vivres frais embarqués en Caroline du Sud. Le coq nous a annoncé des conserves de plats antillais pour bientôt. Comme

l'eau douce est rationnée sur ce petit navire, j'ai installé mon condenseur d'humidité qui donne à plein régime en ce moment et nous récupérons Hélène et moi près de deux litres d'eau douce par jour qui est la bienvenue pour notre toilette intime en particulier pour les zones velues comme les aisselles. Certes il fait frais et nous transpirons peu, mais nous voulons à tout prix éviter les ravages de la bourbouille. Nous avons pris par précautions quelques onguents et produits cosmétiques de Me Kahana mais il vaut mieux éviter que les irritations cutanées dues au sel iodé ne se déclenchent. Mieux vaut prévenir que guérir.

Au fur et à mesure de notre descente vers le sud de la Floride, le temps s'est réchauffé. Nous avons accroché les alizés et le capitaine nous a annoncé une vitesse moyenne vraie, c'est-à-dire par rapport au fond de la mer, de plus de douze nœuds. Pratiquement ce que tient en permanence un navire à vapeur. Nous serons à temps à La Havane grâce à un courant de surface qui nous pousse vers l'île de Cuba.

L'avant-veille de notre arrivée, nous sommes en pleine mer des Caraïbes et l'horizon ne nous montre la Terre que sous forme de masses nuageuses surplombant des îles indéterminées. Nous sommes accoudés à la lisse au vent de l'Ortac qui marche à allure rapide au grand large tribord amures. Hélène est des plus détendues. Elle hume l'air iodé et chaud qui nous fait du bien après le froid des nuits de Caroline du Sud. Cette fin d'automne à Charleston a été très pénible avec des journées presque estivales, des nuits froides où l'eau gelait dans les abreuvoirs du bétail et de temps en temps, après un coup de vent sentant le champignon pourri, des averses froides qui nous saisissaient. Aussi nous est-il fort agréable de trouver des journées douces et des nuits presque chaudes pour des nuits en mer. Seul inconvénient à notre situation, nous avons épuisé les vivres frais et nous prenons nos repas de conserves de viande accompagnés de gruau de maïs et de pain de mer. C'est sans doute ce pain de mer qui se présente en fait sous forme de biscuits durs qu'il faudrait ramollir à la vapeur – ce que personne ne fait jamais – qui fait que la montée en pression des gaz se fait dans les entrailles et non dans une machine à vapeur qui de toute façon n'équipe pas l'Ortac. Il est très désagréable de devoir retenir ou évacuer discrètement les surplus éthers que génèrent nos tripes de gens bien éduqués. Après avoir lutté courageusement, lorsque nous sommes tous les deux, Hélène et moi finissons parfois par faire comme les marins du bord qui se laissent aller sans retenue tels des chevaux gavés de foin vert. Personne n'est près de nous lorsque je laisse partir du vent dans les voiles avec un coup de trompette du Jugement Dernier. Hélène ne réagit pas. Elle vient de voir une énorme bête, baleine ou cachalot, qui a jailli des profondeurs pour refaire sa provision d'air. Avec un soufflement qui semble venu des entrailles du globe, l'animal vide ses poumons avec une telle force que ses événements envoient une colonne de vapeur presque blanche. Le vent rabat vers nous cette vapeur qui s'est déjà dissoute dans l'air lorsqu'elle nous atteint. Une odeur pestilentielle de poisson pourri, de varech en train de faisander, de gaz délétères nous donne la nausée et nous coupe la respiration.

Froidement Hélène se tourne vers moi, l'air sentencieux mais avec un brin d'espièglerie dans le regard : « Voyons, baron, modérez donc vos effluences... ». C'est si inattendu que j'éclate de rire. Mais la remontée à la surface de l'énorme cétacé ou baleinoptère a provoqué la ruée sur le pont des membres de l'équipage qui ne sont pas de service. Le spectacle de ces énormes mammifères semble toujours les passionner. Un jeune gabier fronce le nez et remarque : « Vous pensez qu'ils sont aussi nourris aux biscuits de mer ? »

La nuit tombe brusquement, comme à la Guadeloupe. L'alizé a pris sa fraîcheur nocturne et le coq appelle au service des officiers. Les hommes ont déjà pris leur souper.

En fait il n'y a que trois officiers à bord, le capitaine, son second et le commissaire qui n'est en fait qu'un comptable et tient simplement le rôle d'un sergent-major de compagnie d'infanterie. Il est absolument charmant et surprend avec son accent bordelais alors que tout le

monde à bord affiche un accent créole marqué. Pour compléter la table à six, le maître d'équipage prend ses repas avec nous. C'est un mulâtre gigantesque dont il a fallu rallonger la bannette pour qu'il puisse s'y allonger. Il est d'une bonne humeur inoxydable et rit « à pleines dents » même lorsqu'il taloche un matelot ou secoue un gabier.

Avec nous, il est un charmant compagnon qui sait animer la conversation si elle se met à languir mais qui semble ne rien avoir à prouver. Au contraire de beaucoup de noirs émancipés et arrivés à des postes de responsabilité, il sait faire preuve d'une modestie de bon aloi. Une seule fois il a surpris tout le monde et déclenché les rires. Nous parlions de l'équipage qui est d'une vingtaine d'hommes pour une goélette qui pourrait se mener à dix. En outre l'équipage est assez équilibré entre les blancs, souvent originaires du Mexique ou du Venezuela, et les hommes de couleur, nègres ou mulâtres.

- Au moment des escales, explique le bosco, il n'y a pas de temps à perdre et tout le monde met la main à la pâte pour décharger et recharger. Et en mer, le fait d'être plus nombreux permet de ménager des quarts plus courts. Tout le monde travaille à bord. Les nègres parce qu'on les paie, et les blancs parce que le 27 avril 1848, la France a aboli l'esclavage pour les nègres mais pas pour les blancs. »

Ces propos, tenus sur un ton sentencieux par un grand noir qui reste toujours bonhomme a déclenché l'hilarité. Le commissaire qui est chargé du vin à table et qui nous abreuvait avec un vin blanc de Carthagène n'est pas resté muet. Il a avancé la bouteille vers le Maître d'équipage :

- Alors, Maître, un petit blanc pour un grand noir ?
- Avec plaisir commissaire, mais s'il vous plaît, après le capitaine. »

Au cours du repas, le « Pacha » nous confirme que nous serons à La Havane demain. Mais nous n'aurons même pas le temps de sortir du port. Les autorités espagnoles du port sont à même d'accomplir les formalités de transit. Nous avons nos récépissés de réservation et de paiement pour notre passage et des louis d'or pour nos frais à bord.

*
* *

Je suis sur le pont dès potron-minet. Pour éviter que ma barbe ne pousse trop et pour ne pas me couper en me rasant, je me suis « épilé » à la pierre ponce, mais il m'a fallu beaucoup d'eau à la lanoline pour arrêter le feu du non rasoir. Hélène reste un peu au lit. Comme notre cabine est assez petite, ma douce moitié me laisse me préparer sans m'encombrer. Elle ne se lève que lorsque je sors. Devant le spectacle de La Havane je peux à peine contenir l'extase qui s'empare de moi. Je retourne à la cabine pour prendre ma chambre photographique et quelques plaques. Voici ce que j'ai découvert devant moi, pris avec ma chambre à travers l'un des hublots avant du rouf de l'Ortac.



Le fort de La Havane et son Phare, novembre 1861

Je vois enfin cette forteresse qui surplombe l'entrée du port sur lequel comptent tant les stratèges de l'Empereur pour l'opération du Mexique. Et surtout ce phare qui après des malheurs dus aux guerres a été enfin achevé il y a moins de vingt ans en 1845. Et en principe, c'est derrière ce promontoire que va nous apparaître l'entrée de la baie où s'étendent les quais.

Apparemment l'Ortac est connu des pilotes et lamaneurs. Une chaloupe à vapeur du port arborant le pavillon espagnol s'approche de nous alors que nous entrons dans le chenal. Le pilote qui la commande fait ralentir la machine et lorsqu'il reconnaît le capitaine s'adresse à lui amicalement en espagnol. Il a un fort accent cubain et porte avec décontraction son uniforme plus chamarré que ceux des pilotes de port que j'ai rencontrés jusqu'à présent. Il donne quitus à notre « skipper » qui a déjà entrepris la manœuvre d'entrée.

Les voiles se réduisent sous l'action bien rôdée de l'équipage et la vitesse se réduit, tandis que nous nous enfonçons dans un chenal latéral qui longe la côte et les maisons alignées devant une sorte de « boulevard front-de-mer. »

Nous regardons défiler la rue presque à la toucher. Les maisons sont de belle qualité et les dames à l'allure « hidalguienne » se promènent sous les manguiers accompagnées de leurs servantes noires qui surveillent les enfants. À côté de cette image de bourgeoisie cossue se hâtent, affairés, des arpètes et des coursiers en vêtements usés. Certains portent des paquets, d'autres des serviettes bourrées de papiers. De temps à autre, un ânier tire son animal au bât chargé de fruits dans des paniers en feuilles de palmes tressées. Une charrette à quatre roues tirée par deux mules houspillées en créole hispanique vient manifestement du port avec sur le plateau des sacs de la Poste espagnole. Toute cette agitation nous ramène à une vie locale moins marquée par la présence de la guerre. C'est ainsi que nous mesurons combien cette période de répit en France va nous être bénéfique, ne fût-ce que pour notre santé mentale. Avant même d'avoir mis pied à terre, cette vie calme au travail ennuyeux mais facile nous donne une profonde sensation d'apaisement.



*Un chenal latéral longe la côte et les maisons alignées
devant une sorte de « boulevard front-de-mer. »*

Au bout d'environ un kilomètre, alors que notre route s'est recentrée sur le milieu du fond de la baie, une petite chaloupe à vapeur chauffée au bois surgit de derrière une jetée basse. Le bosco crie joyeusement :

- Alors Manuel, tu étais encore en main avec quelque Conchita ? On a failli aller s'amarrer sans toi.

- Et c'est toi qui aurais ramé, forban ? Il est beau et moderne ton Ortac, mais il se manie pas à la godille...

Pendant ce dialogue de vieux amis, les matelots de la chaloupe et de l'Ortac ont amarré la goélette aux bittes d'amarrages du pont de l'embarcation des lamaneurs. La chaloupe commence à souffler la vapeur et son hélice brasse l'eau de l'avant-port. L'Ortac se met à suivre docilement la chaloupe tandis que le bosco fait affaler les dernières voiles. Pour éviter de gêner la manœuvre, nous descendons dans le carré dont la table est vide. Les manches à air reçoivent l'alizé qui rafraîchit l'atmosphère humide de l'intérieur de la goélette.

Les bruits de la manœuvre me renseignent sur l'avancée de notre amarrage. Les cris en espagnol à l'accent créole me parviennent étouffés et j'ai du mal à les comprendre. Le bateau freine en tournant tandis que la chaîne d'ancre sonne en raguant dans le chaumard. Puis l'Ortac s'arrête. Les cabestans du pont, manœuvrés par les hommes d'équipage, couinent de manque de graisse. Le bateau se met à glisser en travers en se rapprochant du quai en bois. Par le hublot, nous voyons s'approcher la terre puis tout disparaît, caché par les pales-planches de manguier qui soutiennent le plancher du quai.

Les galops des sabots sur le pont se calment. Hélène et moi remontons. Les lamaneurs reçoivent les pièces d'argent que leur verse le « commissaire » du bord tandis que les marins finissent de lover les dernières amarres. Le capitaine envoie trois matelots chercher nos sacs et notre malle-cabine. Notre bagage est disposé sur le pont quand un homme en costume blanc et un policier en uniforme se présentent à la passerelle qui relie notre bateau à la terre. Derrière eux, il y a un portefaix qui tire une charrette à bras. C'est nous qu'on attend. L'homme en blanc examine nos passeports diplomatiques puis nous invite à le suivre tandis que les matelots montent nos affaires sur le charretton. En marchant il nous explique dans un français somme tout assez correct que le capitaine du port lui a donné pour mission de nous convoier jusqu'à la Trent, ce paquebot mixte où nos cabines nous attendent. Nous marchons une dizaine de minutes avant d'atteindre le quai léger où est amarrée la chaloupe de liaison du transatlantique. Là, un officier britannique en uniforme immaculé est assis à un bureau pliant en acajou installé sur le pont. Le commissaire espagnol lui remet une liasse de papiers et l'officier anglais nous demande nos passeports.

Après un examen approfondi, il coche notre présence à bord et un mousse en uniforme de chasseur d'hôtel nous guide jusqu'à notre cabine tandis que des porteurs font suivre nos bagages. Je suis surpris que jusqu'à présent personne n'ait examiné nos impedimenta. Nous suivons des coursives et nos bagages descendent au niveau du pont de notre cabine par un monte-charge à treuil tandis que nous prenons un escalier digne de celui d'une maison de maître. Lorsque nous arrivons, des mouses finissent de déposer la malle-cabine dans la petite coursive qui conduit de la coursive centrale à notre cabine. Je suis surpris d'y voir une autre malle-cabine déjà en place alors que notre cabine est la seule de cette coursive transversale. Nous nous regardons Hélène et moi, intrigués. Le personnel stylé est reparti sans même attendre de pourboire. Nous n'avons donc pas pu l'interroger. La porte est ouverte et nous attendons nous ne savons quoi quand un pas lourd se fait entendre dans la coursive principale ; un homme en uniforme se présente à nous. C'est commissaire principal du bord. Il porte un cahier de manifeste et nous salue avec une déférence qui pourrait bien nous laisser penser que nous sommes des gens importants. En fait, nous découvrirons que c'est le style du personnel hôtelier des premières classes sur ce navire et ceux de la compagnie. Tout faire pour que le passager se sente choyé et respecté.

Cet officier administratif vient nous expliquer la présence de cette malle-cabine. Elle a été livrée au siège de la compagnie maritime par le chargé d'affaire français à La Havane.



Il s'agit d'une malle assez sophistiquée et à mon goût au décor trop chargé. Des « ferrures » en laiton et en bronze, garnissent un meuble en bois tropical qui doit être du mahogani, une sorte d'acajou caraïbe assez fragile. À côté, ma solide malle venue de France, en chêne et aux ferrures en acier bruni fait vraiment... utilitaire.

Le commissaire nous remet les clés de notre nouveau bagage.

- Nous allons procéder à l'inventaire. Voici un exemplaire du manifeste du contenu ».

Tout est là. Je signe le reçu du bagage et de son contenu. Le commissaire nous conduit à notre cabine. En fait, il s'agit d'une suite. À bord on l'appelle l'appartement « Louisiane ». Il fait le pendant avec un autre situé de l'autre côté de la coursive centrale et qui porte le nom d'« Appartement Mexique ».

Le commissaire nous confie que ce sont les deux meilleures suites du bord. J'examine le bon de réservation qui porte sur une cabine de première classe pour deux personnes et non une

suite de luxe. L'officier me prend le « voucher » des mains avec un sourire.

- Nous avons reçu des directives du Consulat Général lors de notre arrivée, explique-t-il. Votre passage nous a été signalé comme spécial et nous avons reçu pour instruction de vous loger dans cet appartement. Les ordres sont venus de l'Ambassade à Washington par courrier diplomatique rapide. Vous serez choyés comme votre... Empereur. »

Malgré toute sa courtoisie, il semble que le commissaire du bord ne porte pas grande estime à l'Empereur des Français. Nous prenons possession de ce qui va être notre domaine pendant trois semaines à un mois. Au bout du couloir aux malles, qui comporte aussi des équipets, comme les marins appellent les étagères conçues pour ne pas se vider en cas de tempête, une porte ouvre sur un petit salon douillet en rotonde. Derrière la table ronde installée au centre de la rotonde ouvrent deux portes. Celle de gauche donne sur une salle de bain avec une petite baignoire, l'autre donne accès à la cabine. C'est une cabine à deux lits séparés dont les balustrades empêchent les dormeurs de finir au sol lorsque les éléments furieux donnent du roulis au navire. La salle de bain est éclairée par un hublot rond d'assez grande taille. Le salon en rotonde reçoit la lumière du jour par une baie vitrée fixe rectangulaire qui donne sur la mer à travers la coque. La chambre à coucher est aveugle mais éclairée par deux appliques à gaz. Un courant d'air balaie les pièces et fait régner une température agréable tout en renouvelant l'air. On entend comme un ronronnement permanent qui n'est pas désagréable mais m'intrigue. Au plafond de la salle de bain, je découvre une grille en laiton. Le courant d'air qui vient du salon semble sortir par cette grille. En examinant la porte en acajou de communication entre le salon et la salle de bain, je vois que le bas de la porte est percé d'une ouverture masquée par une autre grille en laiton. Il faut bien que l'air vienne de quelque part. S'il sort par la salle de bain, il entre par ailleurs. C'est dans la chambre, dans le plancher sous le chevet commun aux deux couchettes que je trouve une autre grille en laiton, l'air entre par là, sec et frais. Je ne sais si tout le bateau est ainsi ventilé,

mais notre appartement Louisiane jouit d'une aération discrète mais efficace. Nous fermons la porte qui sépare la coursive centrale du couloir aux malles. Nous voici dans notre domaine. Nous avons deux bonnes heures avant l'appareillage et en ce premier jour de la traversée les deux services du déjeuner sont retardés d'une heure. Occupant l'appartement Louisiane, nous prenons nos repas au premier service de la salle à manger de la première classe. En attendant, Hélène décide d'évacuer la moiteur qui nous a imprégnés au cours de la traversée sur l'Ortac. Il est vrai que cette goélette est finalement petite et humide si on la compare à la Trent. Sans hésitation ma douce moitié se met à se déshabiller dans l'intention de prendre un bain.



*Dans le plancher sous le chevet commun aux deux couchettes
se trouve une autre grille en laiton.*

- Tu devrais faire comme moi, Baron. Une fois propres, nous nous occuperons du contenu de la malle-cabine supplémentaire. Mais pour le moment, vous sentez le fauve, Baron. Venez donc rejoindre votre épouse dans l'eau douce parfumée aux sels de bain. »

Nous prenons un bain... exotique. La petite baignoire sabot nous oblige à nous coller l'un contre l'autre et bien sûr... nous avons fait ce pour quoi sont faits les voyages de noces. Notre faim assouvie, Hélène sort de la baignoire, nue et flamboyante. Une fois séchée au drap de bain, elle quitte la salle d'eau. Je crois qu'elle a l'intention d'aller s'habiller dans la cabine, mais non. Elle va au bar et se sert un verre d'un alcool que je n'identifie pas et qu'elle noie d'eau de Seltz. Elle va et vient entièrement nue, ses pieds fins parcourant les tapis d'Orient en haute laine.

- Allez, « Pi-Eitch », sors de cette baignoire et viens prendre un verre avec moi. Et plus question de batifoler. Il nous faut essayer ce qui est dans cette sacrée « canteen ».

La malle cabine supplémentaire contient des vêtements qui ne peuvent être que de confection mais de bonne qualité. Nous nous livrons à des essayages et tout semble très bien tomber. On croirait du sur mesure. J'en fais la remarque à Hélène.

- Je suis sûre que père et mère sont à l'origine de tout cela. Notre tailleur habituel possède tes mesures et les miennes. Nous n'avons pas changé depuis notre mariage.

- Oui, mais nous avons été vite, avec l'Ortac...

- Mais je suis sûr que la malle est partie bien avant nous et sans doute pas par Charleston. Elle a dû prendre le train jusqu'à la Nouvelle Orléans puis le vapeur du courrier jusqu'à La Havane. Mes parents ont sûrement fait préparer le contenu de la malle avant même notre retour à Charleston.

- Mais comment ont-ils su que j'allais rentrer en France ?

- Je suis certain que Gus Toutant le leur a dit, ou Unca Jeff. Eux, ils savaient que tu allais rentrer en France pour ces histoires de mise en construction de navires.

- Mais comment peuvent-ils savoir que le ministère des affaires étrangères français allait me confier cette mission ?

- Simplement parce qu'il doit s'agir de diplomatie à plusieurs bandes entre la Confédération des États d'Amérique et la France, et donc que ton ambassadeur doit en savoir bien plus qu'il ne t'en a dit ou fait dire par l'Amiral de Piétri. Tu verras bien en arrivant en France. »

Dans la malle-cabine, il y a une enveloppe scellée à la cire. Par habitude, j'examine soigneusement le sceau en cherchant la cicatrice de soudure qui m'indiquerait que le cachet de l'Ambassade de France à Washington a été violé : Rien. Je romps le cachet et je trouve, noyé dans la cire, un morceau de toile. Je le coupe avec mon couteau de poche de Nontron. Dans l'enveloppe il y en a une deuxième sur laquelle on a collé à la gomme arabique une feuille de papier à lettre.

« Vous avez pu constater que le scellé est inhabituel. Il s'agit d'un nouveau modèle. Ne vous formalisez pas et pratiquez les vérifications usuelles sur le contenu de cette seconde enveloppe. » Hélène toujours nue lit par-dessus mon épaule, ce qui m'énerve.

- Vous allez prendre froid, Baronne... vêtez-vous donc.

- Si je prends froid, Baron, ce sera de votre faute... Vous ne faites rien pour me réchauffer ! »

Après une nouvelle étreinte farouche, je puis enfin procéder à mes vérifications sur le contenu de l'enveloppe. Si le courrier a été violé, cela ne se voit pas et aucune des vérifications croisées ne le met en évidence. Les documents sont très administratifs et ne révèlent rien de secret. Il s'agit de directives pour les rendez-vous à prendre en France et rien ne laisse entendre que je rentre au pays pour autre chose qu'un congé administratif et une orientation de ma carrière de géomètre d'État. Seulement, j'ai bien repéré certains marquages très discrets que l'on pourrait prendre pour des imperfections du papier. Alors je cherche des fautes d'orthographe et je les trouve. Toutes les cinq dans les douze pages de divers documents de directives administratives. J'ai mes cinq fautes d'orthographe. En partant de l'ordre des lettres de chaque faute, dans « autrement » au lieu de « autrement », par exemple, je sais quelle date examiner pour avoir le type d'algorithme à chercher dans mon Missel du Paroissien qui ne me quitte jamais. Ensuite, avec le disque de décodage, je sais que cela ira vite.

Il me faut presque une heure pour déchiffrer un message pourtant assez court. La teneur en est assez simple. Nous allons voyager pendant trois semaines pour Southampton en compagnie de deux diplomates de la Confédération. On me demande de faire leur connaissance sachant qu'après l'arrivée de la Trent à Southampton, l'un des deux se rendra à Londres et l'autre continuera vers la France pour se rendre à Paris. Le document diplomatique précise les noms de ces deux politiciens. John Slidell est en route pour Paris tandis que James Murray Mason doit représenter la Confédération des États d'Amérique auprès du gouvernement britannique. On me demande de prendre contact avec ces deux personnages et bien évidemment de tenter de nouer une relation plus étroite avec M. Slidell. D'après le rédacteur de la note, Slidell est déjà très francophile et il nous sera d'autant plus aisé de prendre contact avec lui que nous sommes jeunes et français. Une traversée transatlantique permet de tisser des liens en raison des nombreuses activités sociales qu'elle entraîne. En

revanche, la documentation chiffrée ne contient aucun élément biographique sur ces deux personnages. Il y a pourtant leurs photographies qui semblent des portraits officiels. Connaissant le sérieux du ministère, j'en conclus que c'est volontaire, pour m'éviter d'en savoir trop sur eux alors que je suis censé les rencontrer par hasard. Hélène en sait davantage que moi sur Slidell. Évidemment, Aldebert Toppenot le connaît. Qui ne connaît-il donc pas ? Il a eu affaire avec lui il y a quelques années pour une question de droit d'établissement d'un comptoir sur le port de la Nouvelle Orléans. Slidell était alors sénateur de la Louisiane et Aldebert était allé le rencontrer à Bâton Rouge. Élisabeth en avait profité pour faire visiter Bâton Rouge à ses enfants, sauf Pierre qui travaillait déjà, et les deux familles avaient sympathisé.

- Il me semble avoir reconnu sa fille à l'embarquement tout à l'heure. S'il va prendre un poste officiel à Paris pour quelques années, il doit voyager en famille. Et sans doute avec un secrétaire.

- J'espère qu'il n'a pas fait suivre des esclaves... » J'ironise, mais Hélène prend ma remarque au premier degré.

- Mais enfin ! D'abord je ne pense pas qu'ils se soient jamais encombrés d'esclaves qui les eussent suivis dans les différentes affectations de John en Amérique... »

Elle note alors ma mimique volontairement espiègle.

- Très drôle, Baron.

- À votre service, baronne.

- De toute façon nous les rencontrerons bien au salon ou à la salle à manger... si c'est effectivement sa fille que j'ai aperçue, elle a bien grandi depuis Bâton Rouge, il y a presque trois ans. Elle doit avoir dix-huit ou dix-neuf ans maintenant.

- J'imagine que les Slidell te trouveront toi aussi bien « grandie ».

Nous arrivons à la salle à manger avant l'heure de début du premier service. Le bar est encombré, mais le salon semble vide. Depuis l'entrée, nous recherchons l'endroit qui nous semble le plus agréable pour attendre l'ouverture de la salle à manger.



Depuis l'entrée, nous recherchons l'endroit qui nous semble le plus agréable pour attendre.

Dans un coin, quatre personnes nous observent. Un couple qui semble assez âgé, une jeune femme qui pourrait être leur fille vu la ressemblance avec le monsieur, et un homme qui

peut être trentenaire et est vêtu de manière sobre et plutôt terne. Le monsieur, je connais son visage : c'est Monsieur Slidell, un peu plus âgé apparemment que sur la photo du dossier que j'ai enfermé dans le coffre-fort de notre suite. La dame nous adresse un geste pour nous inciter à nous approcher de leur table. Je me rends compte de ce qu'en fait ce geste était pour Hélène. « Suis-moi, me fait-elle à voix basse, je vais te présenter. » Ma douce moitié se fraie une route entre les tables pour se rendre auprès des Slidell et je lui emboîte le pas. Hélène parle anglais avec un net accent français. Moi qui la connais bien, je sais qu'elle se force. Les Slidell froncent légèrement le sourcil mais sans commentaire.

- Sénateur, Madame, que je suis heureuse de vous revoir. Me permettez-vous de vous présenter mon mari ?

- Mais ma chère, avec grand plaisir. » C'est le Sénateur qui a répondu. « Nous avons reçu le faire-part que nous ont envoyé vos parents. Mais vous connaissez la situation actuelle en Amérique du Nord... Nous sommes heureux de rencontrer enfin votre mari. Nous vous savions très occupés tous les deux avec votre action au profit des blessés. Aussi sommes-nous agréablement surpris de vous rencontrer sur ce navire.

- Je vous présente donc mon mari, le Baron de Berdeilhe, citoyen français qui réside à Charleston. À la plantation, en fait. »

Se tournant vers moi :

- Pierre-Hubert, voici Monsieur John Slidell, ancien sénateur de la Louisiane jusqu'à la Sécession, actuellement homme politique de la Confédération des États d'Amérique. Voici son épouse Mathilde et leur fille Marguerite. »

Les présentations faites, les Slidell font approcher deux fauteuils club et nous nous asseyons avec eux pour attendre l'ouverture qui tarde de la salle à manger. Nous devisons de choses et d'autres et l'ex-Sénateur en profite pour me sonder sur ce que je fais exactement en Caroline du Sud. Lorsque nous en venons Hélène et moi, à notre activité de bienfaisance mi privée mi officielle, John Slidell éclate de rire et conclut : « Décidément, ce cher Aldebert cultive toujours l'art du "deux fers au feu" et continue à ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. »

On nous appelle enfin à la salle à manger. C'est grandiose. Le maître d'hôtel nous explique qu'il va constituer les tables et nous demande de nous regrouper par six personnes et par affinités. Tout naturellement, les Slidell nous proposent de partager leur table. Selon les indications du maître d'hôtel, cet arrangement durera le temps de la traversée. Hélène et moi nous regardons et je réponds que nous serons très heureux de prendre nos repas avec les amis des Toppenot. Nous sommes donc conduits à cette table numéro huit qui sera la nôtre pour la durée du voyage.



La salle à manger de la Trent en 1861.

Le trentenaire en vêtements de comptable est en fait le secrétaire particulier de John Slidell. C'est un homme discret qui parle l'anglais et non l'états-unien. Mais il parle fort peu. En revanche, il écoute et est attentif à tout. Il prend ses repas avec nous, explique le diplomate Slidell parce qu'il « fait partie de la famille » – hochement de tête de remerciement de la part

dudit – et parce qu’il est aussi un peu l’aide de camp. Pour ne pas dire l’homme à tout faire. Mathilde Slidell est une femme calme et qui se fait peu d’illusions sur la marche du monde. Elle se recentre sur les questions de fond et de culture, veille à la morale pour autant que nous puissions en juger avec ce premier repas. Marguerite est en fait âgée de dix-neuf ans. Elle a un visage agréable sans être une reine de beauté. Comme il n’est pas d’usage de parler de choses trop sérieuses pendant un repas de prise de contact, la conversation tourne sur des sujets plus personnels. Les Slidell sont curieux de comprendre comment l’aînée des filles de leurs amis Toppenot a pu épouser un français catholique.

- Il est vrai qu’Élisabeth est française, remarque Mme Slidell. » Le couple s’amuse d’être logé dans l’autre appartement de luxe, le Mexique.

- Vous comprenez, John a été sénateur de la Louisiane et votre Empereur a des vues sur le Mexique » s’amuse Mme Slidell.

Je sens le diplomate se raidir un peu, mais il continue sans rien laisser paraître.

- Il est vrai que les Anglais font souvent les choses à l’envers. Regardez, ils roulent sur les pistes et les routes, et dans les rues de villes, sur le côté gauche de la voie. »

Mais Mme Slidell continue :

- Vous ne vous sentez pas perdus dans cette grande suite avec un salon et deux chambres ?

- Il n’y a qu’une seule chambre, dans l’appartement Louisiane, Madame », répons-je. Il est en fait plus petit que le vôtre et je pense que c’est pour cette raison que le commissaire de bord vous a attribué « Mexique ». De toute façon, le Consul général de France à Cuba avait pour instructions de nous louer une simple cabine de Première classe. C’est avec surprise que nous nous trouvons ainsi accommodés. Une bonne surprise. »

Lorsqu’il apprend que nous nous rendons en France pour notre voyage de noces, le diplomate sourit.

- Je conçois que vous joigniez l’utile à l’agréable, mais je doute que ce soit la seule raison de votre déplacement. Voyez-vous, le Département d’État m’a informé de votre passage vers la France. Et vous et Hélène êtes connus du Département pour vos actions de bienfaisance et de bons offices entre nous et les Yankees. Vous êtes toujours fonctionnaire de l’Empire et il me paraît naturel que vous puissiez rentrer en France pour quelques vacances. Vous nous avez expliqué que vous en êtes parti en 1859.

- Oui, c’est vrai et nous avons décidé de faire de ce voyage en France notre voyage de noces. Vous-mêmes semblez vous rendre en Angleterre en famille. Je pense donc que vous allez joindre l’utile à l’agréable. » Je ponctue ma réplique d’un sourire, histoire de montrer que je ne suis pas du genre à me laisser désarçonner par des questions biaisées.

- Nous ne resterons pas en Angleterre. Il ne s’agit que d’une escale pour rejoindre la France parce que le gouvernement de la Confédération des États d’Amérique m’envoie en France comme chargé d’affaires en attendant que les conditions soient remplies pour que nous puissions ouvrir une ambassade. »

Nous terminons bons amis notre déjeuner. Hélène est prise entre son statut d’épouse et sa jeunesse de caractère qui la porterait davantage vers la fille des Slidell. Je suis sûr qu’elle trouvera une position médiane. Nous passons l’après-midi au pont promenade couvert où un dispositif de ventilation brasse l’air ambiant de façon agréable. On sent bien que nous sommes sous les tropiques et que l’hiver est inconnu. L’alizé souffle avec sa douce régularité et la mer est calme. Nous sommes les premiers à nous aventurer au salon du pont promenade couvert. Il est agencé à l’instar de la salle du club d’été d’une station thermale française comme Vichy, ou Cauterets voire les thermes de la Reine à Bagnères de Bigorre. Ou encore Biarritz où le Tsar de toutes les Russies aime à venir prendre les bains de mer lorsque les charges de l’État

lui en laissent le loisir. Le mobilier de rotin donne un air de décontraction à cette pièce immense dont les fenêtres offrent vue sur la mer.

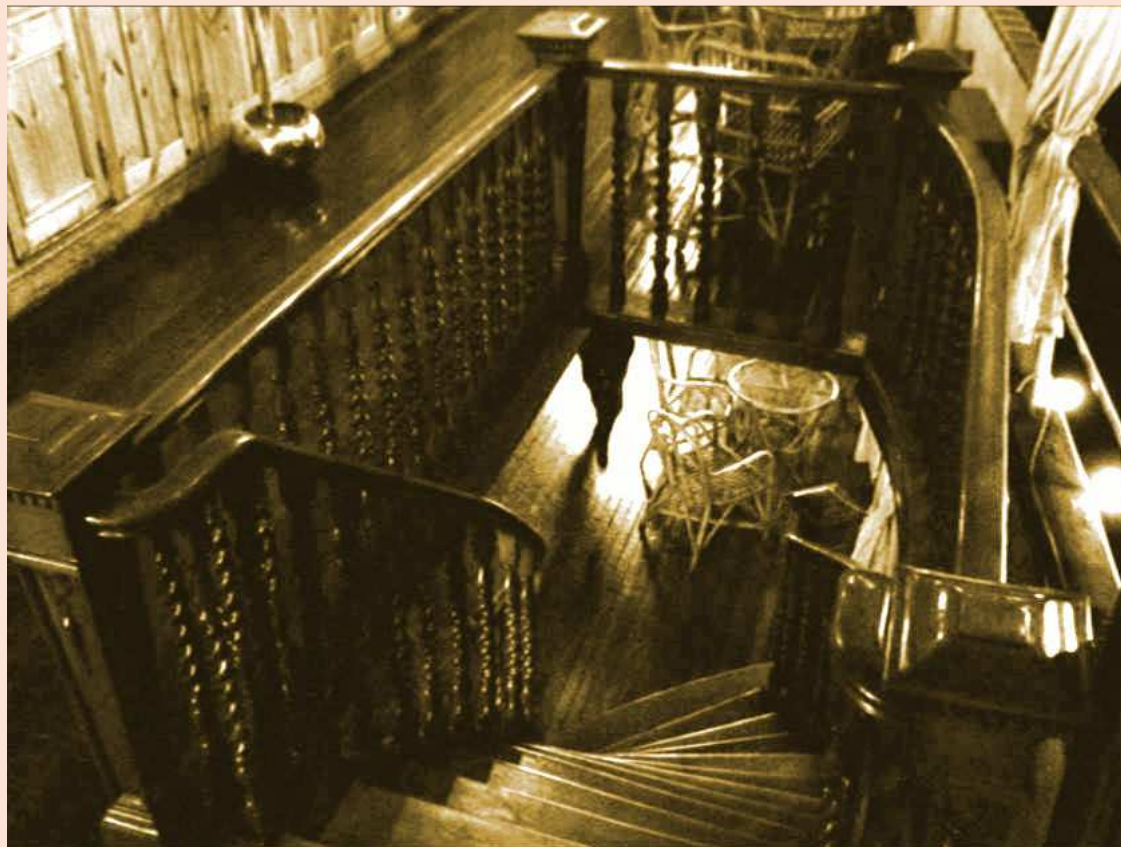


*Le mobilier de rotin donne un air de décontraction
à cette pièce immense dont les fenêtres offrent vue sur la mer*

Nous nous installons à une table ronde proche de la paroi vitrée avec Madame Slidell et sa fille. M. Slidell et son secrétaire confèrent avec M. Mason dans l'appartement Mexique. Nous autres devisons de choses plus futiles et la conversation en arrive à ce qui passionne en fait la mère et la fille à savoir la vie en France. À Paris d'abord, puisque c'est là que les Slidell vont devoir s'installer. Mais aussi en Province et en particulier à Biarritz qui est avec Cabourg une station très connue en Amérique du Nord. Marguerite Slidell étudie le français depuis plusieurs années et il faut reconnaître que son professeur doit être plutôt au niveau. Nous passons ainsi un moment fort agréable. D'après ce que je comprends, les parents Slidell sont déjà venus en Europe et notamment en France, mais pas leur fille. Et elle est impatiente de découvrir ce pays un peu mythique pour elle. Et sans doute aussi est-elle curieuse de découvrir la vie dans un pays gouverné par un Empereur neveu du « formidable » Napoléon Premier. Tant il est vrai que l'herbe semble plus verte dans le champ du voisin.

Après notre pause post repas de midi, nous nous séparons et Hélène et moi sortons sur le pont avant pour prendre l'air. On y accède par une porte dont il faut enjamber le seuil assez haut. L'imposant mât de misaine est entouré d'une barrière qui interdit aux passagers d'y accéder. Le bastingage rejoint une barrière qui interdit aussi l'accès à la pointe avant du pont et par là aux guideaux et treuils qui permettent le travail des gabiers et de l'équipage en cas d'emploi des voiles. En fait ce pont n'est pas très agréable parce qu'on risque de s'y salir et de gêner le travail de l'équipage de navigation. D'ailleurs, nous constaterons au cours de la traversée que les portes d'accès depuis le salon couvert seront fermées en dehors des escales. En fait, le salon couvert a une forme en U et au lieu de revenir aux étages inférieurs par le chemin que nous avons emprunté pour monter, nous traversons l'autre aile du U, celle de

bâbord. Et nous redescendons vers notre suite par l'impressionnant escalier qui rappellerait celui d'une belle maison s'il n'était entièrement en acajou et garni de pièces de laiton permettant de tendre des garde-fous en grosse corde de coton ou de soie pour se tenir lorsque la mer est forte.



L'impressionnant escalier qui rappellerait celui d'une belle maison...

Pour le moment, la mer est calme et les cordes sont rangées. Il faut néanmoins bien se tenir à la rampe pour descendre une volée de degrés en rotation senestre tendus d'une carpeppe pourpre tenue à la jonction entre les marches et les contremarches par des barres de laiton. Nous admirons le travail de charpentier des rampes en volutes et les barreaux de soutien de la rampe taillés en vis dans la masse de l'acajou.

Curieux de voir avancer notre bateau qui semble assez rapide, nous parcourons la coursive centrale en passant sans nous arrêter devant la porte qui ferme le petit couloir conduisant à notre cabine. Nous rejoignons un autre escalier et sortons sur le pont arrière. Nous y sommes protégés du vent de la vitesse du bateau par la superstructure du salon d'été couvert et les garde-eau des deux roues à aube. La cheminée très haute envoie les fumées dans le vent loin au-dessus de nos têtes. La Trent fend la mer à grande vitesse en ce 7 novembre 1861. Dans cette tiédeur d'une fin d'après-midi caraïbe, nous avons du mal à nous rendre compte de ce qu'au bout de notre voyage, ce sera l'hiver européen et le froid humide de la période de l'Avent voire de Noël. Le bateau file bien ses dix nœuds dans une mer à la houle longue et sage. Nous entendons la brise qui souffle à nos oreilles tandis que les aubes brassent l'eau dans le clappement de leur entrée sous la surface de la mer et le bruit de cascade de l'eau salée qui retombe derrière les énormes demi-cylindres des garde-eau. Et il paraît que les vapeurs à hélice sont encore plus rapides. Lorsque nous songeons à nos conditions de voyage

sur l'Ortac dont l'équipage s'évertuait à lui faire atteindre la même vitesse par vent fort, nous mesurons le progrès que représente la marche à la vapeur.

Avant le dîner, nous passons au salon pour y retrouver les Slidell qui nous présentent les Mason. L'ex-Sénateur Mason s'est montré particulièrement dur en politique avant la sécession de la Virginie. Particulièrement opposé à toutes les propositions visant à restreindre ou à contrôler l'esclavage qu'il a toujours considéré comme une donnée essentielle de la vie politique et sociale du sud des États-Unis, il a lutté de toute son énergie contre les abolitionnistes. À ce sujet, il a été en 1850 l'auteur et le promoteur du *Fugitive Slave Act*, qui a abouti à la mise sur pied d'une force de police spéciale dont la mission était de rechercher et punir les esclaves « marrons ».

Du 6 janvier au 4 mars 1860 il a été Président du sénat par intérim ce qui faisait de lui la 3^e personne de l'État. Toujours l'année dernière il a été choisi comme président de la commission d'enquête parlementaire sur l'affaire John Brown et le soulèvement d'esclaves qui en est résulté. Son rapport, publié le 15 juin 1860 sous le titre *U.S. Congress, Senate Select Commission on the Harper's Ferry Invasion*. En fait, tout le monde évoque ce rapport sous le nom de *Mason Report*. C'est tout ce que je sais de lui. Je l'ai appris par la presse américaine tant ce personnage est voyant et souvent discuté. Autant dire que ni Hélène ni moi-même ne sommes tentés de nouer des liens étroits avec ce politicien beaucoup plus âgé que nous. Il est vrai que les parents Slidell sont encore plus âgés mais ils nous sont plus sympathiques. Il me semble que M. Slidell a cinq ans de plus que le fougueux John Murray Mason. Les Mason ont demandé à prendre leurs repas au deuxième service plutôt qu'au premier, aussi les quittons-nous pour nous rendre à la salle à manger. Après le dîner, nous nous retirons dans notre suite pour prendre un repos nécessaire après notre voyage sur l'Ortac et les émotions du jour. Ces quelques semaines de mer nous semblent de nature à bien nous reposer de ces mois intenses et parfois tragiques que nous avons vécus Hélène et moi comme amis, puis comme fiancés et enfin comme époux engagés dans des causes souvent difficiles. Cette presque année a été si intense que j'ai l'impression qu'elle a duré au moins autant que ma période guadeloupéenne.

Nous sommes impatients, tous les deux d'arriver en France mais nous comptons bien profiter au mieux de ce voyage que nous considérons un peu comme une croisière de prince. Mais avant que de nous coucher, nous nous rendons sur le pont supérieur arrière, où nous sommes déjà montés dans l'après-midi. Je voulais montrer à Hélène un spectacle assez rare. L'eau brassée par les roues du bateau et la vague d'étrave devient lumineuse comme une veilleuse à gaz vert pâle. Ce phénomène est le résultat des réactions de corps minuscules, animaux et végétaux qui vivent dans l'eau de mer. Dans les eaux chaudes, cette bouillie invisible de petites algues et de minuscules animalcules réagit au brassage en produisant de la lumière comme le font les vers luisants et les lucioles. Il est tout à fait étrange de voir notre navire à la silhouette sombre, éclairée seulement par les feux de navigation et la vague lueur qui sourd des fenêtres des salons aux rideaux tirés, se frayer une route rapide sur l'océan sombre dans un panache de lumière mouillée qui chante avec une voix de chute d'eau.

Après avoir admiré ce spectacle pendant une petite demi-heure, nous allons enfin nous coucher. Selon mon calcul nous devons avoir parcouru pas loin de cent milles nautiques depuis notre départ de La Havane.